

Épreuves orales de FRANÇAIS, Filières MP et PC

Rapport de M^{mes} Julie BOCH, Catherine GOTTESMAN et Dominique MASSONNAUD, MM. François CHATELAIN et Christian NAUD, examinateurs.

Le concours 2003 a malheureusement confirmé les signes avant-coureurs enregistrés l'an dernier : l'impression dominante est celle **d'une baisse de niveau assez nette** qui se traduit par le tassement des notes, la raréfaction des candidats brillants, même si certaines interrogations ont été assez réussies pour égaler largement celles des meilleures années.

Paradoxalement, alors que l'oral de français semble de moins en moins effrayer les candidats, sa préparation semble insuffisante pour un nombre accru d'entre eux : la préparation psychologique se serait-elle substituée à l'entraînement intellectuel ? Plus sereins dans les entretiens, (certains allant jusqu'à une cordialité excessive), rarement complètement muets ou passifs, ils ont été trop nombreux, (comme les années précédentes), à arriver sans connaître les modalités de l'épreuve – en tout cas sans savoir la **différence entre un résumé et une analyse** ; quelques-uns, plus rarement, ont même confondu le commentaire personnel, à présenter à la suite du résumé, avec une explication de texte littéraire.

Rappelons donc brièvement comment faire son profit du petit livret du candidat (nous ne ferons là que redire pour les nouveaux lecteurs ce qui a déjà été développé dans les rapports précédents, les règles de l'épreuve n'ayant pas varié).

Le résumé

Il s'agit de rendre compte en deux ou trois minutes d'un texte d'une page en général. Une réduction au quart à peu près, le maintien du système énonciatif (on garde le « je » de l'auteur, en particulier) et du déroulement linéaire du texte, l'effort pour reformuler synthétiquement en dépassant le simple recours aux synonymes, tels sont les points sur lesquels diriger son effort en priorité.

Les meilleures prestations sont évidemment celles qui manifestent une véritable compréhension de la pensée, en mettent en relief les articulations, conservent le ton ; en revanche, les réductions molles opérées au fil du texte (beaucoup de candidats persuadés que les paragraphes des écrivains correspondent tous à des unités logiques de même importance, omettent de faire entrevoir les hiérarchies) aboutissent à des énoncés plats qui dénaturent le texte proposé.

Pertinence de la **sélection et de la réduction**, justesse des **articulations, fidélité** à l'original (on peut, on doit parfois, ajouter des connecteurs logiques, mais jamais d'explications, gloses ni commentaires ou exemples personnels), qualité, voire élégance,

de la reformulation : voilà les points observés par le jury, qui fondent son évaluation. La manière de dire (il faut éviter de lire), importe aussi : les qualités de communication sont prises en compte.

Répetons le : *proposer une analyse au lieu d'un résumé, c'est perdre des points* de façon navrante, même si on fait la preuve d'une bonne compréhension du texte.

Le commentaire

Une marge de liberté pour *choisir son sujet*, (soit l'idée principale du texte, soit celle qui en fonde l'émergence, soit la conclusion, soit les présupposés d'une manière de raisonner), ou pour *organiser ses angles d'attaque* (qu'on préfère démonter un mécanisme de pensée, ou critiquer une position précise), n'implique pas la possibilité de proposer n'importe quoi et d'accrocher à tout prix un commentaire qui préexistait manifestement à la découverte du texte de l'épreuve. Toutefois, à cet égard nous notons un progrès, déjà enregistré l'an dernier : les développements tout faits, sur l'art par exemple (les impressionnistes, le bleu de Klein, le carré de Malévitch, qui revenaient invariablement il y a quelques années!) sont de plus en plus rares.

Mais réagir au texte ne peut consister à adopter ou rejeter d'emblée le point de vue de l'auteur, sans tenter de le critiquer. Le plan thèse /antithèse/ synthèse n'est plus si systématiquement utilisé ; ce serait un progrès, si son éviction ne conduisait pas à abonder sans discernement dans le sens de l'auteur (rappelons aussi que le jury n'est pas l'auteur, et attend un examen rationnel du texte, non une adhésion ou un rejet partisans). Les commentaires sont souvent trop courts ; ce n'est pas une raison pour se livrer à un verbiage destiné à gagner du temps. C'est plutôt en entrant dans la complexité, en proposant des exemples et en les commentant, que les candidats arriveraient facilement à la longueur requise.

Mais les défauts les plus graves sont liés à la **culture générale**, à la difficulté à utiliser des connaissances acquises au fil des années, à s'interroger à la lumière de références précises. Les textes proposés, textes d'idées, ont pour objet l'art, la vie en société, l'homme : on attend du candidat le bagage du bon bachelier, et les habitudes de raisonnement d'un étudiant, et non des opinions véhémentes ni des propos de café du commerce.

L'entretien

Il a pour but d'aider le candidat à réparer telle omission, à corriger telle erreur, bref à éliminer, autant que faire se peut, tout ce qui relèverait de l'émotion, du lapsus, de l'étourderie. Mais il arrive aussi que les questions mettent au jour des lacunes sérieuses : les plus ahurissantes concernent la *culture générale historique*, (il est devenu banal de placer Voltaire au XVI^e siècle, Napoléon III est inconnu, et ce n'est pas un lapsus de parler du règne de Napoléon II ou de faire remonter le développement du christianisme au

premier siècle avant Jésus-Christ (!), de placer l'invention de l'imprimerie au XVIII^e ou XIX^e siècle, l'Académie française au XX^e et d'en ignorer les tâches), et la *connaissance des institutions françaises* (confondues avec celles des Etats-Unis, via les feuillets télévisés ? On parle encore de peine de mort en 2003 pour la France, on évoque la pendaison). La loi, les institutions de la république française sont assez généralement ignorées pour inquiéter.

Moins étonnantes, les failles de la culture *philosophique* : le mot *ontologie* fait maintenant difficulté, *existentialisme*, déisme, matérialisme et autres mots en -isme bloquent l'accès à certains textes ; ou bien on confond « réel » et « vrai », etc.

Le vocabulaire et la syntaxe semblent de moins en moins maîtrisés, (mais là, rien de nouveau), les registres de langue de moins en moins distingués : abréviations, jargon d'étudiant, sont fréquents (ainsi, « bouquin » n'est plus senti comme un terme à éliminer d'un oral de français).

Les candidats qui ont su faire la preuve de leurs capacités critiques, fondées sur une information suffisante se sont trouvés en tête de classement même quand leur prestation était simplement consciencieuse : c'est en cela que nous parlons d'une baisse de niveau.

Si l'un des intérêts du concours est aussi qu'on puisse y observer des changements de références et des évolutions dans les mentalités, afin de mieux comprendre les promotions successives, (au-delà des sempiternelles lamentations sur la baisse de niveau), nous proposerons aussi à la réflexion quelques observations qui n'ont pas forcément eu de répercussion directe sur les notes. Signe des temps ? les connaissances générales sont de plus en plus issues des médias : ainsi on parle de « génome » mais on ignore le sens d'« atavisme » ou la différence entre « congénital » et « héréditaire » ; on connaît mieux la « fracture » sociale que le « contrat » social, etc. Le témoignage, le « vécu » paraissent plus fiables que l'essai. Et pourtant la « subjectivité » mais seulement si le mot est prononcé, est systématiquement confondue avec la partialité et rejetée avec force, même quand il s'agit de l'art.

Qu'on se rassure : encore une fois, ce ne sont pas là les éléments qui ont pesé le plus dans la notation. Nous en faisons mention parce qu'ils expliquent peut-être les difficultés de nos élèves et les malentendus sur la notion même de « culture générale ».

Ce qui nous frappe depuis quelques années, c'est le cloisonnement des connaissances, le désir d'être interrogé sur des programmes circonscrits et non sur une culture élaborée au fil des années de scolarité, le manque de rigueur, qui étonne chez de futurs scientifiques de haut niveau.

Terminons toutefois sur les réussites : elles sont celles de candidats bien préparés (on le perçoit dès le résumé, dont la maîtrise ne peut provenir que d'un entraînement sérieux) et attentifs aux particularités de leur texte ; ou bien aussi, celles de candidats compétents, voire brillants, sur tel ou tel sujet (le cinéma, l'éducation, etc.) qui ont su mettre en perspective dans leurs jugements, aussi bien telle connaissance de la mythologie (peut-être résidu des cours de latin-grec de troisième), que telle information provenant des revues anglaises traditionnellement lues en classe préparatoire, ou telle lecture faite autour du

programme de l'an passé...

Peut-être faut-il distinguer entre l'idéal et le faisable : connaître correctement les règles de l'épreuve, lire dans l'année un certain nombre de textes d'idées en dehors du programme de l'écrit, et chercher à cette occasion les définitions des mots ignorés, voilà un minimum exigible sans état d'âme particulier.

Acquérir une culture ne se fait certes pas entre l'écrit et l'oral, mais en deux ans on peut sans doute se construire des repères et prendre conscience de la complexité. C'est donc dès la première année qu'il faut trouver la motivation pour acquérir cette maîtrise dont il serait navrant qu'elle ne fût perçue par les candidats que comme le moyen de gagner des points à un concours.